

Δελτίον της Χριστιανικής Αρχαιολογικής Εταιρείας

Τόμ. 22 (2001)

Δελτίον ΧΑΕ 22 (2001), Περίοδος Δ'. Στη μνήμη του Μανόλη Χατζηδάκη (1909-1998)



Η πολιορκία της Κωνσταντινούπολης-τόπος στη μεταβυζαντινή ιστορική εικονογραφία

Elisabeth PILTZ

doi: [10.12681/dchae.310](https://doi.org/10.12681/dchae.310)

Βιβλιογραφική αναφορά:

PILTZ, E. (2011). Η πολιορκία της Κωνσταντινούπολης-τόπος στη μεταβυζαντινή ιστορική εικονογραφία. *Δελτίον της Χριστιανικής Αρχαιολογικής Εταιρείας*, 22, 271-280. <https://doi.org/10.12681/dchae.310>



ΔΕΛΤΙΟΝ ΤΗΣ ΧΡΙΣΤΙΑΝΙΚΗΣ
ΑΡΧΑΙΟΛΟΓΙΚΗΣ ΕΤΑΙΡΕΙΑΣ

Le siège de Constantinople -Topos postbyzantin de
peinture historique

Elisabeth PILTZ

Τόμος ΚΒ' (2001) • Σελ. 271-280

ΑΘΗΝΑ 2001

LE SIÈGE DE CONSTANTINOPLE - TOPOS POSTBYZANTIN DE PEINTURE HISTORIQUE

Le genre de la peinture historique des batailles militaires a une très longue tradition, en Orient comme en Occident. Ainsi, en Iran les grands reliefs rupestres d'époque achéménide ; en Mésopotamie, à l'époque sassanide, les scènes représentant les Assyriens et les Babyloniens en furie ; et enfin les mosaïques hellénistiques, dont la plus célèbre représente Alexandre le Grand et Darius III, roi des Perses, en combattants, et glorifie la bataille d'Issos, en Cilicie. Au moyen âge, ce *topos* se retrouve dans les scènes de combat opposant les Byzantins aux Bulgares ou les Byzantins aux Arabes, notamment dans les récits narratifs des enluminures du XIIe siècle de la Chronique de Jean Scylitzès (manuscrit Matritensis (Vitr. 26 : 2) conservé à la Bibliothèque nationale de Madrid). En Roumanie, dans la première moitié du XVIe siècle, dans une région où la tradition artistique byzantine était déjà affirmée à l'époque byzantine, on trouve après la chute de Constantinople, une série d'églises moldaves entièrement couvertes sur leurs parois extérieures de peintures qui illustrent le drame précédant la chute finale de la ville impériale écrasée par l'artillerie turque : elles furent construites à la demande de Petri IV Rarès, Prince de Bucovine (province moldave du nord-est de la Roumanie). Les églises de Moldovitsa (1536), de Humor (1535) et d'Arborea (1541), dont les scènes panoramiques attestent un intérêt prononcé pour le paysage et les effets théâtraux, sont les plus célèbres et les mieux conservées de Moldavie. Même s'il est évident que les peintres venus de Constantinople poursuivent la tradition byzantine, on note néanmoins une conception du paysage reprise à la tradition hellénistique en faveur à la Renaissance italienne, notamment chez Uccello : utilisant une riche palette de couleurs, les éléments du paysage se profilent sur un ciel tout bleu parcouru par des éléments célestes. Une perspective rendue de diverses manières, inspirée,

semble-t-il, des miniatures turques et persanes, fait apparaître des officiers de la cavalerie, vêtus de costumes différents, ce qui permet de distinguer les troupes régulières de la troupe d'élite que formaient les Janissaires.

A Moldovitsa (Fig. 1-3), le « panorama dramatique » est placé sous une série de peintures qui illustrent l'hymne Acathiste (Fig. 4). Une inscription se réfère au siège de Constantinople par Chosroès en 626, lors de la campagne menée par l'empereur Héraclius contre les Perses et les Avars qui, selon la légende, furent vaincus grâce à la miraculeuse intercession de la Vierge Théotokos. A en croire l'inscription, c'est donc une représentation du siège de la ville impériale par les Avars que nous avons devant les yeux. Or la scène emprunte de nombreux éléments à l'ultime siège de la ville par les Turcs en 1453.

A Humor (Fig. 5), la scène représente sans aucun doute la préparation militaire des Turcs qui, largement supérieurs aux Grecs en nombre et par la qualité et la modernité de leur artillerie, s'apprêtaient à porter un coup fatal à l'empire byzantin. André Grabar et certains chercheurs roumains estiment que ces scènes panoramiques répondent à un symbolisme particulier qui n'est autre qu'une forme d'expression politique de la résistance roumaine à l'occupation ottomane¹. Constantinople, ville enviée par tous les peuples, au cours de son histoire d'environ mille ans, fit l'objet de plusieurs sièges conduits par les Arabes, les Perses, les Avars, les Petchénègues, les Russes, les Scandinaves, les Italiens et les Francs (pendant la Quatrième Croisade) et finalement par les Turcs. Au fil des siècles, bon nombre de peuples tentèrent de s'emparer de la ville impériale mais, grâce à sa défense militaire et à la puissance de ses fortifications, elle réussit à repousser toutes les attaques. Toutefois, quand l'empire fut réduit à son stricte minimum, suite aux con-

1. La *drouzhina* de l'église d'Arborea fut dirigée par le peintre Dragos Coman et celles des églises de Moldovitsa et Humor par un certain To-

mas de Suceava (cf. la Monographie de Dragos Coman par Vasile Dragut et *Moldavian Murals*, Bucarest 1982).



Fig. 1. Les troupes régulières ottomanes. Peinture du mur extérieur de l'église de Moldovitsa.

quêtes des Seldjoukides et des Ottomans, à une époque où la flotte était fortement amoindrie et l'aide de l'Occident tout à fait négligeable, le grand bouleversement historique s'opéra, en dépit de l'héroïque résistance des Grecs et des Latins, pendant les deux longs mois que dura le siège de la ville, et de la décision du dernier empereur de Byzance, Constantin XI Dragasès, de disparaître avec son empire. C'est à l'insistance du sultan Mehmet II Fatih le Conquérant, disposant d'une capacité militaire cinq fois supérieure à celle des Grecs et d'une artillerie beaucoup plus efficace, fournie par des ingénieurs occidentaux, que l'on doit ce grand changement sur la scène historique.

Ce qui était une catastrophe pour les Grecs chrétiens d'Orient et allait être fatale à l'ensemble de l'Europe, à savoir la fin de l'influence universelle du monde hellénique, marquait, en revanche, le triomphe de la dynastie ottomane qui venait de s'emparer de la Ville Reine, gardée de Dieu, et de vaincre un empire vieux de plus de mille ans. Pourtant, avec le temps, le nouvel empire ottoman n'allait pas manquer d'être influencé par l'esprit byzantin, toujours aussi présent dans les domaines culturel et politique.

Sources

La chute de Constantinople fut toujours considérée comme la fin du monde et le signe ultime annonçant la Deuxième Parousie du Christ et le jugement dernier qui devait conduire à la recréation de l'univers.

Il n'est pas inutile de retracer ici les principaux événements de ces deux drames représentés en Moldavie (la prise de Constantinople par les Avars et le siège de la ville par les Turcs) avant de poursuivre nos descriptions iconographiques².

Constantinople subit en 626 la menace d'une attaque con-

juguée des Perses et des Avars. A la tête d'une armée considérable d'Avars, de Slaves, de Bulgares et de Gépides, le khagan des Avars, Shahrbarâz, traversa l'Asie Mineure, occupa Chalcédoine et campa sur la rive du Bosphore. Le 27 juillet, il paraissait devant Constantinople et investissait la ville par terre et par mer. Au moyen de prédications, de veillées de prières et de processions solennelles, le patriarche Serge tint l'enthousiasme religieux de la population en haleine. L'excellente garnison repoussa tous les assauts de l'ennemi. La décision revint finalement à la supériorité maritime des Byzantins. Au cours de l'assaut décisif du 10 août, les bateaux slaves furent anéantis par la flotte byzantine. Les assaillants furent refoulés également sur terre et ils battirent en retraite dans la plus grande confusion. La défaite du khagan des Avars marqua aussi l'échec des plans d'attaque perses.

Dans les premiers jours de l'année 1453, Mehmet II, jeune génie militaire à peine âgé de vingt et un ans, avec l'aide de techniciens occidentaux issus surtout de Serbie et de Hongrie, s'étant procuré une force militaire vingt fois supérieure en nombre (on estime généralement à 80.000 le nombre d'assaillants) à celle des Grecs (estimée à moins de 7000 hommes), et une artillerie nettement plus moderne (les Grecs ne disposant que d'un petit nombre de canons), réunit sa puissante armée sous les murs de Constantinople.

De l'autre côté, la défense se composait d'un nombre très modeste de Grecs et d'une poignée de 700 Latins – essen-

2. Georges Ostrogorsky, *Histoire de l'état byzantin*, Paris 1969, p. 130 f., 590-595.

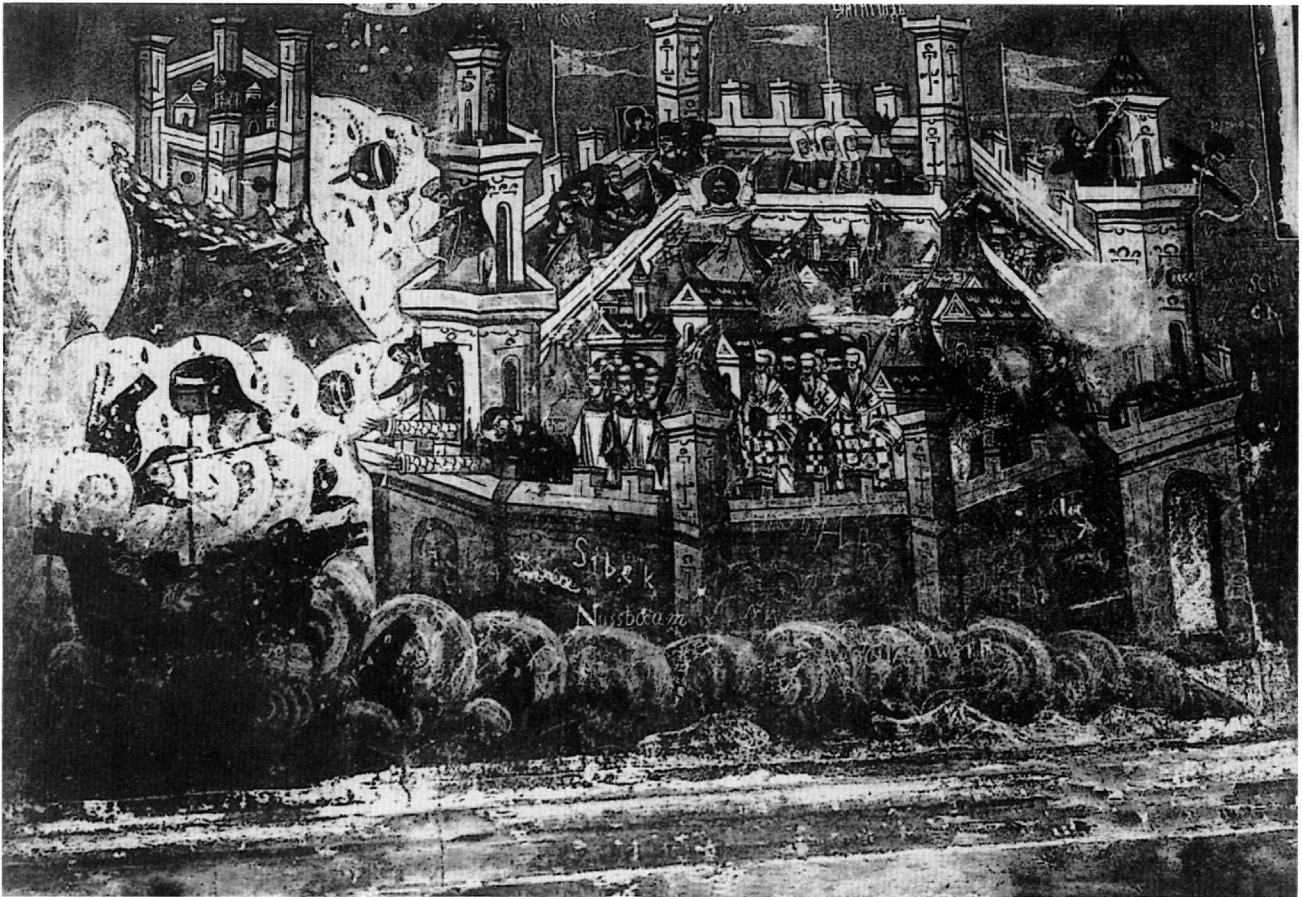


Fig. 2. La ville de Constantinople et la colonie génoise de Péra pendant le siège de la capitale byzantine par les Turcs en 1453. Détail de la Fig. 1.

tiellement Génois – commandés par Giovanni Giustiniani et arrivés à Constantinople sur deux galères, peu avant le début du siège. La force de Constantinople résidait exclusivement dans la position de la ville et la solidité de ses remparts entretenus avec grand soin par Jean VIII et Constantin IX. La position stratégique de la ville et la puissance de ses remparts avaient toujours réussi à sauver Byzance dans le passé, affirmant la supériorité de son art militaire. Mais pour la première fois, la supériorité technique était du côté de l'assaillant, du côté des Turcs. Mehmet II avait fait des préparatifs considérables et, avec le concours de techniciens occidentaux, s'était doté d'une formidable artillerie. Pour réussir l'assaut de Constantinople, l'ennemi allait avoir recours à de nouvelles armes, dans une proportion jamais vue. Les Grecs, qui ne disposaient que de petits canons inefficaces et impossibles à dresser sur les murailles, fondaient leur défense sur des arbalétriers habiles à combiner « le feu grec »

sur terre et sur mer. L'hésitation du corps d'élite des Janissaires à se jeter dans le combat aux côtés de leurs compatriotes prolongea l'état de siège.

Le 7 avril, le premier assaut fut dirigé contre le point le plus faible de la ligne des fortifications byzantines : la cinquième porte, autrefois appelée *Pempton*. La Corne d'Or était barrée par une lourde chaîne que les efforts turcs ne réussirent pas à briser. Le 20 avril, une bataille navale donna la victoire à la flotte impériale. Mais en revanche, le 22 avril, Mehmet II, adoptant une technique empruntée aux Varègues et qui consistait à faire glisser la flotte par voie terrestre en la faisant passer, sur un long pont de bois, d'un fleuve à l'autre, ou dans le cas présent d'une mer à l'autre, réussit à introduire un grand nombre de navires dans la Corne d'Or. La ville fut alors livrée aux bombardements tant du côté de la terre que du côté de la Corne d'Or et par dessus Galata qui s'efforçait de garder sa neutralité. Bien que plusieurs grands assauts

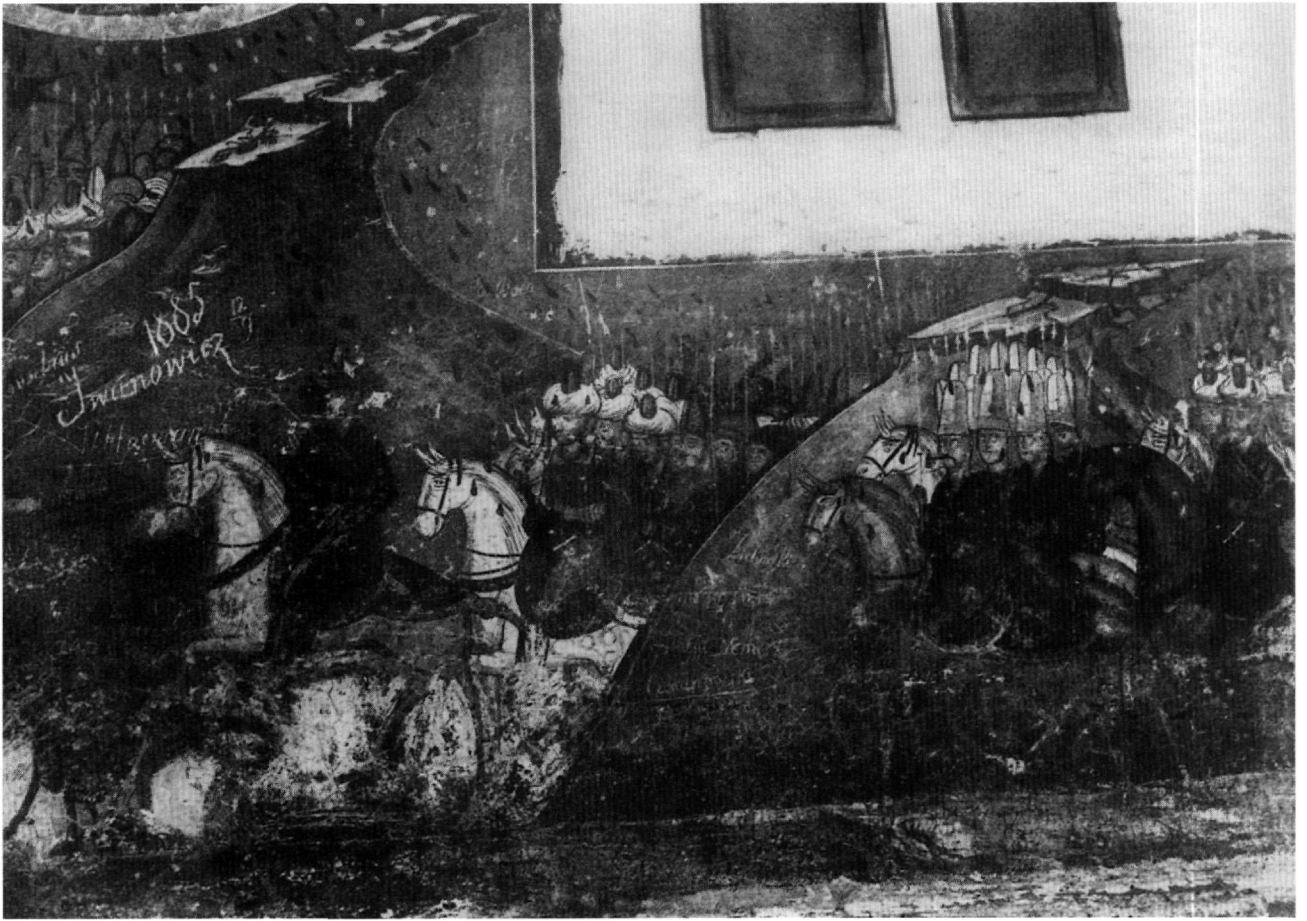


Fig. 3. Le Sultan Mehmet II Fatih et les Janissaires. Detail de la Fig. 1.

successifs échouèrent, les murailles de la ville, après sept semaines de siège, présentaient néanmoins d'importantes brèches.

Le sultan fixa l'assaut général au 29 mai. Tandis que les troupes ennemies se préparaient aux combats, la dernière messe fut célébrée à Sainte-Sophie. L'union proclamée par le Concile de Ferrare-Florence en 1438-1439 entre les églises de Rome et de Constantinople et inaugurée par une célébration officielle dans l'église Sainte-Sophie le 12 décembre 1452, fut réalisée en ce dernier jour de l'Empire. Pour la première fois les Grecs, unionistes et orthodoxes, unis avec les Latins, concélébrèrent, dans la plus grande basilique de la chrétienté de l'époque, la dernière messe divine.

L'assaut débuta aux premières heures de la matinée. La ville fut attaquée de trois côtés à la fois. Pendant un long temps, les héroïques défenseurs parvinrent à soutenir l'assaut et à repousser toutes les attaques. Finalement, le sultan fit en-

trer sa grande réserve de Janissaires dans bataille et cette troupe d'élite, obéissant à une discipline parfaite, réussit, au prix de durs combats, à escalader la muraille. Giustiniani, mortellement blessé, demanda d'être emmené loin de la Corne d'Or. Sa disparition entraîna la confusion dans les rangs des défenseurs. La ville tomba bientôt aux mains des Turcs.

Le dernier empereur de Byzance, Constantin XI Dragasès, fidèle aux vœux qu'il avait prononcés devant ses compatriotes, de partager avec eux le destin de la ville impériale, rejeta les efforts de négociation du sultan et refusa de se ranger à l'avis du haut clergé et des sénateurs de chercher refuge ; après s'être débarrassé de ses vêtements impériaux, il se lança dans le combat où il trouva la mort qu'il avait choisie. La ville fut livrée au pillage. Au cours de la soirée, le sultan fit son entrée solennelle dans la ville conquise. Il se rendit immédiatement à la cathédrale Sainte-Sophie qu'il transforma en mosquée. Byzance avait cessé d'exister. La nouvelle

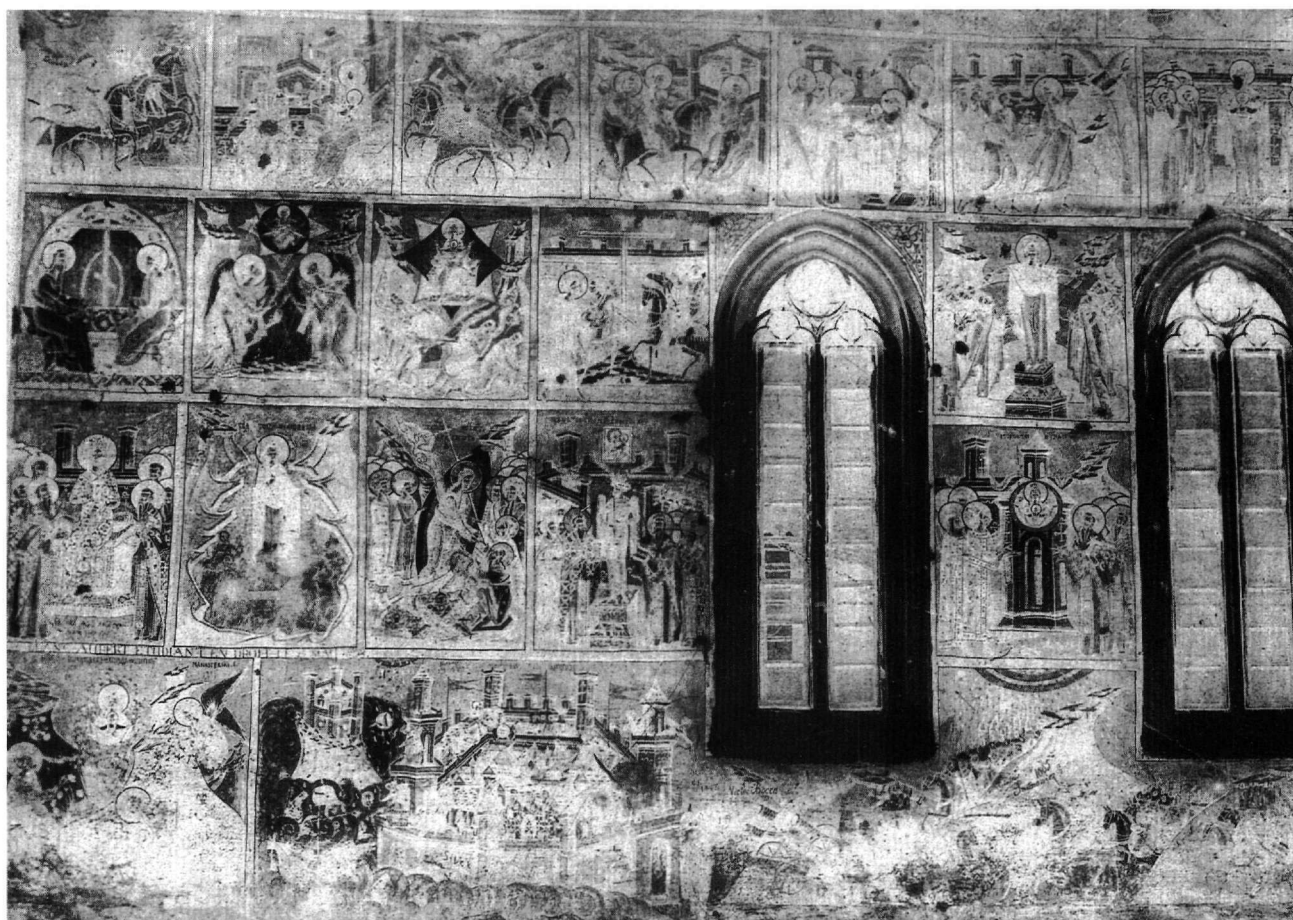


Fig. 4. *L'Hymne Acathiste et le siège de Constantinople en 1453. Peinture du mur extérieur de l'église de Moldovitsa.*

choqua l'Occident tout entier. Le dernier bastion chrétien d'Orient était tombé aux mains des infidèles.

A la croix, qui se dressait sur la coupole de Sainte-Sophie, se substitua le croissant.

L'Académie roumaine conserve un manuscrit du XVIII^e siècle, d'un auteur anonyme, contenant le code grec du Prince phanariote Alexandre Ypsilanti, réformateur des institutions roumaines en Valachie dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Le récit de la prise de la capitale byzantine qu'il nous livre semble être le point de départ des peintures des églises de Moldavie. Il présente, en effet, les mêmes erreurs historiques que celles qu'on relève sur les murs des églises de Moldovitsa, Humor et Arborea.

Ce récit offre l'image d'un empereur héroïque, quasi invincible, et parle d'une pluie de sang qui s'abattit sur la cité, sous l'action vraisemblablement d'un cyclone, qui soulevait les gouttes de sang du fossé du rempart, précédant un séisme. Suivit une éclipse de lune qui, selon les prophéties, an-

nonçait la fin de l'empire byzantin. Quant aux lumières qui soudain se mirent à briller autour de la coupole de Sainte-Sophie et derrière les tentes du sultan, il faut sans doute y voir une comète. Les erreurs que l'on relève dans l'iconographie semblent prouver que les artistes se sont fondés sur le récit contenu dans le manuscrit de Roumanie, récit qui veut que l'empereur Constantin XI soit marié à une princesse. Or ce dernier était veuf de sa première épouse depuis 1442 et n'était pas encore remarié à une princesse géorgienne. Par ailleurs, contrairement à ce qu'il y est dit, le dernier Paléologue est mort sans héritiers.

« Le 12 mai un signe mystérieux annonça la prochaine prise de la cité impériale. Une grande lumière parut, qui éclaira magnifiquement l'église de Sainte-Sophie, puis elle se réunit dans une flamme qui toucha le ciel et se perdit dans l'immensité de la voûte...

Au cri de douleur des Chrétiens, les Turcs répondirent par un nouvel élan. Il se brisa contre l'héroïque action de l'em-

pereur. « Il fendait en deux tous ceux qu'il rencontrait, homme et cheval à la fois, car contre lui ne pouvait résister ni cuirasse, ni fer, ni force du coursier »³.

Alors que Mehmet, craignant l'arrivée de secours chrétiens par voie de mer, car elle était devenue libre, se préparait à partir, une pluie de sang, aux gouttes grandes « comme l'œil de bœuf » tomba sur la cité condamné à périr, des gouttes « comme des larmes » sur sa fin imminente. Après le départ des saints qui, dans la grande flamme, se sont réfugiés au ciel, « voici », dit le Patriarche à son impérial maître, « la nature même qui pleure sur nous... ». De ce brouillard chargé de sang Mehmet II fut encouragé : ses devins l'expliquèrent dans le sens de la conquête prochaine, immanquable...

Les Grecs s'empressèrent de mettre à l'écart, malgré sa résistance, leur chef. Il ne voulut pas abandonner le combat, mais à la nouvelle que les ennemis passent la brèche, il s'enferma dans l'église de Justinien et pria pour le salut des siens. Il embrassa le Patriarche, « embrassa pour la dernière fois sa pieuse femme l'impératrice et leurs deux filles vierges » et « saluant de tous côtés, jusqu' à terre », il communia. On pleurait tant à Sainte Sophie que les murs paraissaient en devoir éclater ».

Schlumberger nous donne une image vivante des derniers jours qui précédèrent la prise de Constantinople.

« Trois ou quatre jours avant l'assaut suprême, alors que

dans une immense procession toute la cité, hommes et femmes, parcouraient les rues en récitant des prières et en transportant l'effigie de la Panaghia (certainement la fameuse icône de la Vierge des Blachernes, *palladium* de la Ville gardée de Dieu), celle-ci glissa soudain sans aucune raison plausible des mains de ceux qui la portaient, et tomba lourdement par terre de toute sa hauteur. Tous alors poussèrent des cris et se précipitèrent pour relever la Sainte Icône, mais, phénomène effroyable, malgré leurs efforts, elle retomba à terre comme si elle était de plomb et elle fût invinciblement retenue au sol. Il fut presque impossible de l'en détacher. Ce fut l'affaire de toute une heure. A la fin, réunissant toutes leurs forces, poussant des cris, adressant tous d'ardentes prières à la Divinité, prêtres et laïques, porteurs et assistants réussirent à relever la Sainte Image et à la replacer sur leurs épaules... [Alors que] la longue procession venait seulement de se remettre en marche, un orage effrayable éclata soudain. D'incessants coups de tonnerre, accompagnés d'innombrables éclairs dans une obscurité presque totale, épouvantèrent derechef l'immense procession. La pluie tombait diluvienne »⁴.

Une source digne de confiance nous est donnée par le récit de Tursun Beg, historien du XVI^e siècle⁵. Dans son histoire de Mehmet II le Conquérant, il décrit le siège de Constantinople en ces termes :

3. Nicolae Iorga, Une source négligée de la prise de Constantinople, *L'Académie Roumaine* 13 (1927), p. 59-67 (Communication lors du 2^{ème} Congrès International d'études byzantines à Belgrade). Inalcik Halil, Mehmet the Conqueror (1432-1481) and his Time, *Speculum* XXXV, Cambridge Mass. 1960, p. 408-427. Steven Runciman, *The Great Church in Captivity*, Cambridge 1968, p. 75 : «The Christians of the Caucasus, encircled by infidels, clung eagerly to their connection with the Empire, even though it was obviously dying. Indeed in 1453, when the news reached him that the Turks were massing to besiege the Imperial Capital, the King of Georgia was preparing to dispatch his daughter, enriched with a handsome dowry to be the bride of the Emperor Constantine» and p. 159-162. Sur les probabilités d'un tremblement de terre dans la région de Constantinople en mai 1453, je remercie les professeurs de l'Institut de Géologie et de l'Observatoire (Université d'Upsala) M. Peter Hodacs et M. Göran Henriksson.

4. Le 28 mai 1453, Iorga, *op.cit.*, p. 63-65. Voir Josef Strzygowski, Comori de Arta in Bucovina, *Buletinul, Comi siunea monumentelor istorice*, Bucarest 1913, p. 128-131. V. Grecu, Eine Belagerung Konstantinopels in der rumänischen Kirchenmalerei, *Byzantion* 1 (1924), p. 277-289. Leonard de Chios, *Historia Constantinopolitanae Urbis Captae*, PG 159, col. 919-930. Critobulos, *History of Mehmet the Conqueror*, éd. Briggs, p. 15-20. Ducas, *Historia Turco-Byzantina*, éd. Grecu, XXXVI, p. 89, 129-159, 177-179, 229-237, 245-270, 285, 329. Phranzès, *Chronikon*, CSHB, p. 116-117, 202-206, 324-325. Laonicus Chalcocondylès, *Derebus Tur-*

cici, CSHB, p. 351-352. Gustave Schlumberger, *Le siège, la prise et le sac de Constantinople par les Turcs en 1453*, Paris 1914, p. 222-225.

5. Tursun Beg, *The History of Mehmet the Conqueror*, Minneapolis and Chicago 1978, p. 34-36. M.O. Tafrazi, Le siège de Constantinople dans les fresques des églises de Bucovine, *Mélanges offerts à M. Gustave Schlumberger*, Paris 1924, p. 455-461. Gustave Schlumberger, *op.cit.*, surtout la bibliographie. Steven Runciman, *The Fall of Constantinople 1453*, Cambridge 1965. Evliya Efendi, *Narrative*, Londres 1834, p. 39-46, qui décrit l'apparence du Sultan Mehmet II : «The Sultan then having the pontifical turban on his head and sky-blue boots on his feet, mounted a mule and bearing the sword of Muhammed in his hand, marched in at the head of 70.000 or 80.000 Muselman heroes crying out 'Halt not conquerors! God be praised, ye are the vanquishers of Kostanti-nyyeh! '». Halil Inalcik, Ottoman Methods of Conquest, *Studia Islamica* 2 (1954), p. 104-120. N. Iorga, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, II, Gotha 1909 - Eroberung Konstantinopels, p. 3-38. Franz Babin-ger, *Mehmet the Conqueror and his Time*, Princeton, *Bollingen Series* XCVI, p. X-XIII, p. 424. Le célèbre portrait de Mehmet II par Bellini se fonde sur le récit de Gian-Maria Angiolello : «This emperor Mehmet, who as I have said was known as the Grand Turk, was of medium height, fat and fleshy, he had a wide forehead, large eyes with thick lashes, an aquiline nose, a small mouth with a round, copious reddish-tinged beard, a short, thick neck, a sallow complexion, rather high shoulders and a loud voice. He suffered from gout in the legs».

« After the reconstruction of Rumeli Hisari had been completed, the Sultan set out for his capital, Edirne... In the spring of 857 (1453) he left Edirne with the intention of capturing Istanbul. He ordered the large cannons to be dragged by the *yayas*. The master *nakkabs*, stonebearers from the mines in Rumeli, joined the army while the naval forces waited in Gelibolu. The Sultan proceeded by land and the navy by sea. According to custom, the day that camp was to be made near Istanbul the army was ordered by regiment in rows. He ranged at the center of the army around his own person the white-capped Janissary archers, the Turkish and European crossbowmen, and the musketeers and cannoners (*darbzen*). The red-capped *azeb*s were placed on his right and left, joined at the rear by the cavalry. Thus organized, the army marched in formation on Istanbul.

On the other side, the Byzantine emperor had received reinforcements from Christian rulers in Europe. He sent these armoured, mounted knights in front of the gates to meet the approaching army of the Sultan. The Muslim forces pushed them back within the walls, and finally the Sultan arrived on the scene at the outer walls. According to Ottoman practice, the Sultan pitched his large tent at the middle of the ranks. The Janissaries set up their tents in the form of a circle surrounding the Sultan's. The Beglerbegi of Anatolia, Ishak Beg, formerly one of the *viziers* of Sultan Murad, took up his place on the right wing with the Anatolian forces, while the Beglerbegi of Rumeli, Dayi Karaca Beg, uncle of Prince Alaeddin, was on the left. Trenches were dug for emplacing the cannon and catapults were set up in several places. They set up barricades and vaulted bunkers (*mançu-yerleri* and *tonuz-damları*) and showed the miners their places. Hostilities immediately broke out in front of the gates...

...While the Sultan's standing army, the *kapu kulu*, was achieving this victory, the Anatolian, Rumelian and navy troops continued to fight unaware of the new developments. The Byzantine Emperor and his retinue were reduced to panic when they saw the Janissaries so close behind them and they too began to flee. Some of them shut themselves in a tower while others perished charging their horses desperately against the Ottoman troops. Still others were taken prisoners.

At that juncture the Emperor was stealthily fleeing toward the Golden Horn with the intention of escaping in one of the ships. He was met on the way by a group of *azeb*s. This group of *azeb*s had entered the city with a band of Janissaries, and later, becoming separated from them, had wandered into a side street where they met the Emperor with his retinue. A desperate battle ensued. The Emperor's horse slipped as he was attacking a wounded *azeb*, whereupon the *azeb* pulled

himself together and cut off the Emperor's head. When they saw this, the rest of the enemy troops lost hope and the *azeb*s managed to kill or capture most of them. A great quantity of money and precious stones in the possession of the Emperor's personal retinue was also seized ».

Les grandes familles byzantines qui avaient émigré en Roumanie exerçaient une certaine influence sur la politique ottomane. Les contacts entre la Moldavie et Constantinople étaient fréquents même avant la chute de l'Empire. Après la catastrophe historique, la Roumanie devint une terre d'exil pour les Grecs, laïcs et ecclésiastiques. Au yeux du patriarche œcuménique de Constantinople, les princes roumains étaient les continuateurs de Byzance. Le Prince Radu Païsius ou Pierre d'Argès créa le nouveau diocèse de Buzau « pour qu'il y ait un diocèse et un siège du jugement qui sont utiles à l'âme d'après la vénérable foi et d'après le credo chrétien », suivant la coutume « des anciens princes avant nous » consultant seulement « le très-saint et très-grand notre-père patriarche œcuménique, Kyr Jérémie, et avec les autres archiérés et évêques et hégoumènes et du synode ecclésiastique et avec nos boïars, grands et petits (le 17 septembre 1544) »⁶.

En ce qui concerne l'armée ottomane, Steven Runciman⁷ précise qu'elle se composait de deux groupes. Le premier dont les hommes se voyaient attribuer un fief en échange d'un fermage peu élevé et d'un service militaire. Ce fief, héréditaire, était appelé *timar*. Des fiefs plus vastes, les *ziamet*, impliquaient des obligations administratives plus grandes et étaient alloués à ceux qui détenaient un plus grand pouvoir militaire. À côté de cette milice régulière, un second groupe était payé en fonction des services rendus. Le corps d'élite des Janissaires était engagé à vie et formé d'ex-esclaves chrétiens. Ils fournissaient les canonnières, les forgerons, les marins. On les appelaient les *sipahis* tandis que les *piyades* composaient l'infanterie. Les soldats irréguliers, les *azabs*, associés aux *bashi-bazouks*, étaient utilisés pour les sacs et les pillages au même titre que les *akibi*, qui formaient la cavalerie légère. Chaque division avait un uniforme spécial. L'armada ottomane se composait de six trirèmes et dix bibrèmes, quinze galères et soixante-quinze *fustae*, plus légères que les bibrèmes et vingt *pandaria*, lourds cargos munis de chaloupes et de canots pour le transport des messagers.

6. Voir N. Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucarest 1935, p. 134.

7. Runciman, *op.cit.* (n. 5), p. 35-36.

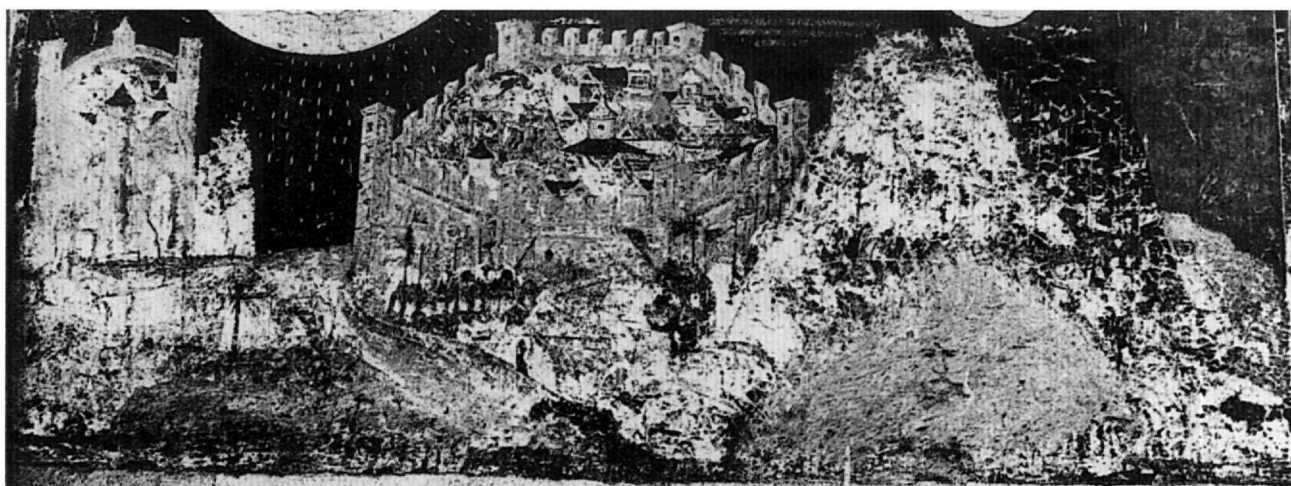


Fig. 5. Le siège de Constantinople par les Turcs en 1453. Eglise de Humor, mur extérieur.

L'armée comptait 80.000 hommes dans les troupes régulières, tandis que 20.000 *azabs* et *bashi-bazouk* composaient les troupes irrégulières auxquelles s'ajoutaient quelques milliers de non-combattants et 12.000 hommes formant le corps d'élite des Janissaires. Il y avait encore un petit nombre de techniciens et de civils, gardiens de chenils, fauconniers... A l'époque, les Janissaires étaient tous d'origine chrétienne mais ils avaient reçu, dès leur petite enfance, une éducation les portant à devenir des musulmans dévoués et à considérer le régiment comme leur famille et le sultan comme leur chef et père.

Un ingénieur hongrois spécialiste de l'artillerie, répondant au nom d'Urban, se rendit à Constantinople au cours de l'été 1452 et offrit ses services à l'empereur. Mais comme celui-ci ne pouvait lui payer le salaire qui lui revenait ni lui fournir les matériaux dont il avait besoin, il se tourna vers le sultan. Il lui fallut trois mois pour construire le grand canon de 12 tonnes qui fut transporté d'Adrianople à Constantinople par soixante bœufs et deux cents hommes.

L'intention du pape était d'envoyer cinq galères de Rome. Mais seuls trois vaisseaux génois transportant le chargement d'armes et d'aliments parvinrent à Constantinople. Giovanni Giustiniani Longo arriva avec 700 hommes bien armés, dont 400 originaires de Gènes et 300 de Chios et de Rhodes, et commanda les troupes sur terre. Il fut nommé Lord de Lemnos par l'empereur. Le bailey de Venise, Girolamo Minotto, arriva avec six vaisseaux de Venise et trois de la colonie vénitienne de Crète. Pour sa part, la défense disposait de vingt-six vaisseaux de guerre dans la Corne d'Or et de petits bateaux de marchandise appartenant aux Génois

de Péra : cinq vénitiens, cinq génois, trois crétois, un d'Ancone, un de Catalogne, un de Provence et dix vaisseaux impériaux. Le chroniqueur Phrantzès, qui se fonde sur un recensement, rapporte que 4983 Grecs furent réquisitionnés pour porter les armes et 2000 étrangers pour défendre la muraille longue d'environ 30 kilomètres.

Peintures murales

Les frises d'Arborea illustrent, sur le mur sud (Fig. 6), le siège des Avars et des Perses en 626, thème qui se combine avec l'Hymne Acathiste, dès lors que l'on attribuait le salut de la ville à la Vierge Théotokos. C'est également le cas de Moldovitsa. En revanche à Humor et à Sucevitsa, c'est le siège de la ville par les Turcs en 1453 qui est représenté. Mais à Arborea, toutes les scènes panoramiques empruntent leurs éléments au dernier siège de 1453. C'est le prince moldave Petru IV Rares (1527-38, 1541-46) qui dirigea toute l'œuvre de décoration de l'église dont la *drouzhina*, nous l'avons dit, fut confiée au peintre Dragos Coman⁸.

8. André Grabar - Georges Oprescu, *Rumania, Painted Churches of Moldavia*, New York 1962, précisent à propos des couleurs : «The range of colours was not wide, in skilful blending and harmonizing a few tones having a rich variety of shades: red, extracted from madder or from the plant of the same family (*Rubia tinctorum*) which grows in Rumania, blue, extracted from the indigo plant, possibly brought from India, or infrequently and expressively from lapis lazuli, ochre, carmine etc.

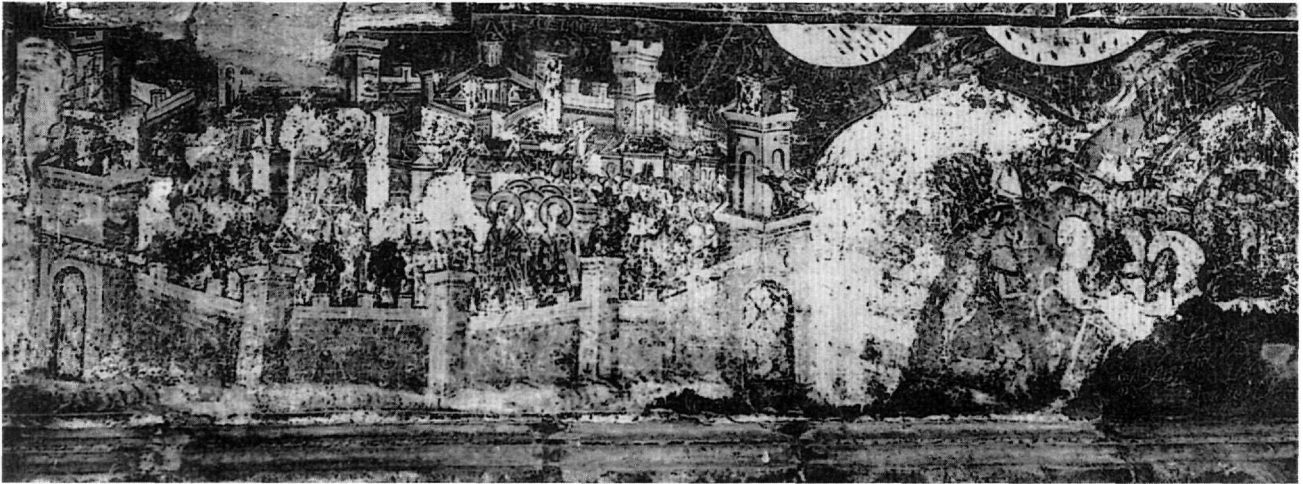


Fig. 6. Le siège de Constantinople par les Avars et les Perses. Eglise d'Arbonea.

L'église de Moldovitsa (Fig. 1-4) fut construite en 1532 et peinte en 1536. La frise, longue de près de 3 mètres sur 1 mètre de haut, représente Constantinople sous la forme de deux forteresses dont l'une resta neutre : il s'agit du Péra des Génois qui se dresse sur une petite hauteur entourée d'un rempart renforcé par quatre tours. D'un grand vaisseau de guerre des soldats tombent à la mer. Constantinople est vue de la terre avec, à droite, la Porte d'Or. Quatre grandes tours se dressent sur les remparts crénelés. La ville s'élève sur sept collines et les églises et les palais sont vus de l'intérieur. Autour de la ville, une procession est conduite dans les rues par le patriarche œcuménique et l'empereur. De l'autre côté on reconnaît une impératrice flanquée de sa dame d'honneur, la *zosté* et de deux filles (détail erroné puisque l'empereur était veuf). A gauche, de hauts dignitaires marchent, vêtus selon la mode en vigueur à l'époque paléologue, l'un portant le *Mandyliion*, un autre une effigie de la Vierge Hodégétria sur un chevet portatif, autrement dit le *palladium* de la ville qui se trouvait dans le palais des Blachernes. Les canonniers et les arbalétriers lancent des

boulets et des flèches. Trois drapeaux décorés de l'aigle à deux têtes flottent sur le mur. Sur deux collines, on voit l'agresseur turc s'approcher. L'infanterie et les Janissaires à pied, portant des hallebardes, et la cavalerie, en tête des troupes régulières, sont coiffés du fez et du turban. Coiffé d'un fez blanc, le corps d'élite des Janissaires suit le sultan monté sur un cheval gris.

Sur la façade de Humor (Fig. 5), l'empereur et l'impératrice marchent côte à côte à la suite du patriarche et des évêques. Dans le ciel, les astres du soleil et de la lune déversent une pluie de sang sur les ennemis conduits par le sultan Mehmet II monté sur un cheval blanc.

A Arbonea, bien que la peinture soit très ruinée (Fig. 6), on reconnaît la cathédrale de Sainte-Sophie et le palais impérial à l'intérieur de la ville.

Selon Manolis Chatzidakis⁹, « Dans les Balkans les contacts sont plus faciles, plus nombreux, plus immédiats qu'ailleurs. Aussi les historiens de l'art balkanique (Filov, Iorga) acceptaient-ils volontiers l'existence d'une peinture balkanique sans nationalité, résultant de la foi orthodoxe commune et

Many of the colours were also based on those used by the women for dyeing wool and other fabrics, for domestic use. Gold was also used, although it was very expressive and far less durable, and it was often replaced by a greenish-yellow pigment extracted from unripe grains of wheat. Grecu, *op.cit.* (n. 4), p. 273-279. I.D. Stefanescu, *L'évolution de la peinture religieuse en Bucovine et en Moldavie depuis les origines jusqu'au XIXe siècle*, Paris 1929, pl. XIII, XIV.

9. Manolis Chatzidakis, *Etudes sur la peinture postbyzantine*, Londres 1976, p. 27-28. *Moldavian Murals from the 15th to the 16th Century*, Bucarest 1982, pl. 144-145. Ulea Sorin, *Origin and Ideological Significance in Moldavian Exterior Frescoes*, I-II, *SCLA* 1963.1 (1972). Anca Vaciliu, *Monastères de Moldavie, XIVe-XVe siècles : L'archive de l'image*, Paris 1998.

des pérégrinations des artistes dans les différents pays balkaniques ».

Les frises peintes de scènes panoramiques sur les murs des églises, situant l'action militaire au premier plan, sont une réminiscence des grandes scènes de bataille de l'antiquité.

Les frises de bas-reliefs qui ornent les magnifiques colonnes de Trajan et de Marc-Aurèle ou se déploient sur les arcs de Titus et de Septime-Sévère présentent une certaine analogie avec nos peintures moldaves. La pluie de sang qui s'abat sur l'ennemi, sur la façade de Humor, trouve un parallèle dans

un des bas-reliefs de la colonne de Marc-Aurèle (vers 176 apr. J.-C.), qui se dresse sur la piazza Colonna, à Rome : on attribua un caractère miraculeux à la pluie qui tombe en trombe sur les Quades, peuple de Germains, dès lorsqu'elle porta la victoire dans le camp des Romains. D'une manière générale, il était d'usage à Rome de porter, au cours des marches triomphales, des images glorifiant les sièges des villes ennemies ; le thème du siège d'une ville, l'*Ilioupersis* surtout, est aussi l'un des thèmes favoris de la peinture murale médiévale¹⁰.

10. Pour les renseignements sur l'iconographie antique je remercie M. Johan Flemberg de l'Institut de Culture Classique de l'Université d'Uppsala. Voir aussi, Theodor Kraus, *Das oströmische Weltreich*, PKG, 1967,

Band 1, 227. Bernhard Andreae, *The Art of Rome*, Freiburg im Br. 1974, pl. 395-396 : Arc de Titus (Rome, ca 90 apr. J.-C.) et pl. 532-533 : Arc de Septime Sévère (Rome, ca 200 apr. J.-C.), siège d'une ville.